

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

CHAPITRE CXIV.

Élection et pontificat d'Adrien VI; défaite des Français à la Bicoque; convention de Crémone, d'après laquelle ils évacuent l'Italie; les Vénitiens se détachent de la France; entrée de Bonniwet en Lombardie; mort d'Adrien VI.

1521 — 1523.

LA guerre que l'ambition inconsidérée de Léon X avoit rallumée en Europe, devoit décider, par son résultat, si les Italiens demeureroient une nation indépendante, ou s'ils subiroient le joug de ces étrangers qu'ils nommoient barbares. Ce n'étoit plus de la distribution de quelques provinces entre des potentats qu'on

CHAP. CXIV.



CHAP. CXIV. pouvoit regarder comme tous compatriotes, qu'il s'agissoit pour la nation, mais de son existence même. Ce n'étoit plus aussi entre les Italiens que devoient se décider les plus grands intérêts de leur patrie : toutes les puissances de l'Europe étoient appelées à régler sa destinée, et c'étoit tous les jours plus loin de l'Italie qu'il falloit aller chercher la cause des événemens qui changeoient le sort de ce pays.

Lorsque des puissances aussi formidables que les monarchies de France, d'Espagne, d'Allemagne et d'Angleterre étoient entrées dans la lice, les petites souverainetés d'Italie avoient senti leur foiblesse comparative, et cette foiblesse avoit encore été infiniment augmentée par les guerres désastreuses qui avoient déjà duré plus de vingt-cinq ans. Ces guerres avoient consumé les richesses et détruit les moyens de reproduction de la contrée, auparavant la plus opulente, alors la plus malheureuse de l'Europe : aussi Venise, Florence, Sienne et Lucques, qui portoient encore le titre de républiques; les ducs de Milan, de Savoie, de Ferrare, et les marquis de Mantoue et de Montferrat, qui se disoient encore souverains, attendoient-ils, en tremblant, que leur sort fût décidé par la politique, les traités, ou les armes des ultramontains.

Le siège pontifical s'étoit seul élevé durant la

décadence des autres états italiens. Les conquêtes d'Alexandre VI, de Jules II et de Léon X avoient soumis aux pontifes des provinces vraiment indépendantes, quoiqu'elles reconnussent nominalement la suzeraineté du saint-siège. Lorsque ensuite Parme, Plaisance, Modène et Reggio s'étoient trouvés joints au domaine de l'Église; lorsqu'en même temps le chef de cette Église avoit dominé en maître absolu sur la république florentine, l'étendue, la population et la richesse de ses états avoient passé de beaucoup celles des plus puissans parmi les princes que l'Italie avoit vus s'élever dès le commencement du moyen âge. Les rois de Naples, les ducs de Milan, ou la république de Venise, n'avoient jamais disposé de tant de forces, surtout lorsqu'on fait entrer en ligne de compte les immenses revenus que la chambre apostolique savoit lever sur la superstition des peuples indépendans d'elle.

Si Léon X n'avoit pas joint toute la prodigalité d'un parvenu, toute l'inconséquence d'un homme de plaisir, à la profonde dissimulation qui le faisoit passer pour un grand politique, il auroit aisément pu tenir la balance entre les deux potentats qui se disputoient l'Europe; il auroit fait respecter la neutralité non-seulement de ses propres états, mais de ceux encore qui se seroient volontairement rangés sous sa pro-

tection, et tous les peuples de l'Italie se seroient disputé cet avantage. Les événemens divers d'une longue lutte qui devoit durer autant que la vie de Charles-Quint, lui auroient fourni beaucoup de chances pour relever l'indépendance nationale : il n'auroit eu besoin, pour être vraiment grand, que de vouloir sincèrement le bien de ses compatriotes, et de leur inspirer de la confiance par sa bonne foi. Mais Léon X, par une ambition de jeune homme, qui n'étoit liée à aucun plan bien raisonné, qui n'étoit soutenue par aucune idée empreinte d'une vraie grandeur, acheva la ruine de la liberté italienne, tandis que le scandaleux trafic des indulgences, auquel il eut recours pour faire face à des dépenses excessives, ébranla le siège de Rome; et détacha la moitié de la chrétienté de l'obéissance qu'elle avoit rendue à ses prédécesseurs.

Pendant son règne, et dès l'an 1517, la réformation avoit commencé en Allemagne par les prédications de Luther. Mais quoique ce courageux novateur eût déjà passé, d'une attaque contre les indulgences, au doute sur l'autorité du pape, au renversement de toute la discipline de l'Église, et enfin aux controverses sur le dogme lui-même, il n'avoit encore apporté aucun changement dans la forme extérieure du culte; ses sectateurs ne formoient point une

nouvelle Église, et l'on ne pouvoit encore juger CHAP. CXIV. de tout le danger qui menaçoit de ce côté la cour de Rome. L'Allemagne, il est vrai, étoit toute entière en fermentation. La religion, chez les peuples septentrionaux, se lioit aux sentimens du cœur; elle s'unissoit intimement au tout de l'homme; elle étoit examinée par sa raison, échauffée de son amour, admise pour règle de ses actions. La nation italienne étoit tout autrement disposée à l'égard des idées religieuses: après avoir admis l'ensemble des dogmes de l'Église, elle les regardoit comme ne demandant plus ni examen ni étude; elle signaloit son respect pour la foi en évitant d'y penser jamais. Les plus dissolus, comme les plus réguliers dans leurs mœurs, les plus philosophes, comme les plus superstitieux dans leurs croyances, n'élevoient pas un doute sur l'ensemble de la doctrine de l'Église; mais aussi à peine excitoit-elle en eux un sentiment, ou influoit-elle sur une action de leur vie. La religion, rendue étrangère à la raison, à la sensibilité, à la morale, à la conduite, n'étoit plus qu'une habitude de l'esprit, qui imposoit de certaines pratiques et proscrivoit de certaines pensées.

En effet, la réformation excita en Italie quelque étonnement, quelque inquiétude, mais aucune curiosité. On étoit accoutumé à résister au pape, à lui faire la guerre, à mépriser ses

CHAP. CXIV. EXCOMMUNICATIONS; on savoit depuis long-temps que les mœurs de sa cour étoient corrompues, que sa politique étoit perfide, que les passions les plus odieuses pouvoient se cacher sous le manteau de la religion. Le reste du clergé ne jouissoit point de la puissance, des richesses ou des immunités qu'il avoit obtenues en Allemagne : cependant on lui avoit vu plus d'une fois commettre des actions infâmes; et de même qu'elles ne causoient plus de scandale, l'accusation dirigée contre lui n'excitoit plus la surprise de la nouveauté. Ceux qui vouloient réformer la discipline passaient pour des enthousiastes, qui se roidissoient contre le train nécessaire du monde; ceux qui attaquoient la doctrine, passaient pour des insensés, qui bouleversoient les bases mêmes de toutes les opinions : car celles de ces bases que le préjugé a établies, et qu'il soustrait à tout examen, ne paroissent pas moins évidentes aux hommes que celles que la raison a fondées. Tandis que des vérités nouvelles fermentoient dans toute l'Europe, aucun Italien n'admit un doute sur ce qu'on lui avoit enseigné à croire, et il se passa long-temps encore avant qu'aucune opinion luthérienne pénétrât au-delà des Alpes.

1521. Léon X mourut avant même de s'être fait une idée du danger qui menaçoit l'Église romaine, par le soulèvement des esprits en Alle-

magne ; mais sa mort le déroba aussi à des difficultés dont il auroit senti beaucoup plus tôt tout le fardeau ; c'étoient celles mêmes qu'il avoit attirées sur lui par ses prodigalités irréfléchies. Non-seulement il avoit dissipé le trésor considérable amassé par Jules II, il avoit encore engagé tous les bijoux et tous les effets précieux de Saint-Pierre ; il avoit contracté une dette considérable, et il avoit vendu un si grand nombre de charges nouvelles, que leurs traitemens seuls avoient augmenté de quarante mille ducats les dépenses annuelles de l'Église (1).

L'embaras de Léon X auroit été grand pour continuer sans argent la guerre qu'il avoit commencée en Lombardie ; mais les lieutenans qu'il laissoit après lui se trouvoient dans une situation bien plus critique encore. Le cardinal de Sion et celui de Médicis, qui jusque alors avoient soutenu tout le poids des affaires, se hâtèrent de quitter l'armée pour se rendre à Rome, et assister au conclave. Charles-Quint avoit assez à faire à combattre les Français dans les Pays-Bas ; la Castille étoit révoltée, les royaumes de Valence et de Majorque désolés par la guerre que les communes faisoient aux nobles, et toutes les forces de l'Espagne étoient

(1) *Fr. Guicciardini. L. XIV, p. 219.*

CHAP. CXIV. 1521. consumées par ces discordes intestines. La petite armée de l'empereur en Lombardie n'étoit point payée; jusque alors la guerre s'étoit faite avec les seuls trésors de l'Église; et ceux-ci venant tout à coup à manquer, Prosper Colonna et le marquis de Pescaire furent obligés de licencier tous les Allemands et les Suisses qu'ils avoient à leur solde, à la réserve de quinze cents hommes. En même temps, les auxiliaires florentins, qui n'avoient aucun intérêt direct à la guerre, et qui ne savoient pas même s'ils demeureroient alliés du futur pontife, retournèrent en Toscane (1).

Si de son côté M. de Lautrec n'avoit pas été abandonné par la scandaleuse négligence de François I^{er}, qui ne songeoit qu'à ses plaisirs et à ses galanteries, et qui ne lui envoyoit aucun argent pour payer ses troupes, il auroit pu aisément recouvrer Milan, et toutes les places qu'il avoit perdues. Il tenoit encore garnison dans les châteaux de Milan, de Novarre, de Trezzo et de Pizzighetton; il commandoit à Crémone, Gênes, Alexandrie, Arona, et tout le lac Majeur; mais sans argent il ne pouvoit rassembler d'infanterie. Sa gendarmerie découragée le secondoit mal; et lorsqu'il voulut surprendre la ville de Parme, où commandoit

(1) *Fr. Guicciardini. L. XIV, p. 213. — Galeatius Capellus de bello Mediolan. L. I, §. 15.*

Guicciardini l'historien, il fut repoussé par les seules compagnies de milice (1). CHAP. CXIV.
1521.

Pendant ce temps, des soulèvements ou des révolutions éclatoient de toutes parts dans les états de l'Église. Les petits princes que Léon X avoit dépouillés de leur souveraineté, invoquoient l'aide de leurs partisans pour recouvrer le rang de leurs pères. Le duc d'Urbin s'étoit associé aux deux frères Baglioni. Ils avoient rassemblé à Ferrare, à frais communs, deux cents hommes d'armes, trois cents chevaux-légers, et trois mille fantassins. Avec cette petite armée, ils traversèrent la Romagne sans rencontrer de résistance. Le duc d'Urbin fut reçu avec enthousiasme par ses anciens sujets, et recouvra sans coup férir le duché d'Urbin, tandis que le comté de Montéfeltro, que Léon X avoit cédé aux Florentins, fut défendu par leurs garnisons. Horace et Malatesta, fils de Jean-Paul Baglioni, se présentèrent à leur tour devant Pérouse; Vitello Vitelli y commandoit, et fit une courte résistance. Cependant il desiroit secrètement que les feudataires de l'Église recouvrassent leur indépendance; et ayant reçu au pied une légère blessure, il saisit avec empressement ce prétexte pour se faire porter à Città di Castello, sa patrie. Aussitôt après son

(1) *Fr. Guicciardini*: L. XIV, p. 215. — *Pisto Paruta*. *Hist.* Ven. Lib. IV, p. 291. — *Galeatus Capella*. Lib. I, l. 15 v.

CHAP. CXIV. départ, Pérouse capitula, et ouvrit ses portes
 1522/ aux fils de Baglioni, le 5 janvier 1522. En
 même temps, Sigismond de Varano chassa de
 Camérino Jean Marie de la même famille, au-
 quel Léon X avoit donné le titre de duc de ce
 petit état, et il s'établit à sa place (1).

Les émigrés de Todi furent ramenés à main
 armée dans cette ville par Camillo Orsini. Le
 duc d'Urbain, après avoir consacré quelques
 jours au soin d'affermir son autorité dans ses
 états, voulut aussi rétablir dans Sienné le fils
 de Pandolfe Pétrucci; mais il fut repoussé par
 l'activité surtout des Florentins, dévoués au
 cardinal de Médicis (2). Ceux-ci n'auroient pas
 peut-être évité une révolution dans leur propre
 patrie, si au moment de la mort de Léon X,
 ils n'avoient donné les arrêts dans le palais
 public à tous les citoyens plus connus pour
 leur attachement à la liberté (3). Sigismond
 Malatesti, fils de Pandolfe, fut introduit par
 les anciens partisans de sa famille à Rimini, et
 il recouvra pour peu de temps une souverai-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XIV, p. 220. — *Scipione Ammirato*.
 L. XXIX, p. 342. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II,
 p. 193. — *Orlando Malavolti stor. di Siena*. P. III, L. VII,
 f. 121. — *Fr. Belcarii. Comment.* L. XVI, p. 510.

(2) *Fr. Guicciardini*. Lib. XIV, p. 222.

(3) *Giov. Cambi*, T. XXII, p. 1901. — *Scipione Ammirato*.
 L. XXIX, p. 341.

neté dont son père avoit été privé vingt ans CHAR. CXIV.
auparavant par César Borgia (1). 1522.

Celui enfin qui avoit le plus souffert de l'ini-
mitié de Léon X, celui qui avoit eu le plus à
redouter ses dernières prospérités, Alfonse, duc
de Ferrare, s'empessa de recouvrer ce qu'il
avoit perdu. Il étoit coupable aux yeux du pape
pour avoir, peu de mois auparavant, empêché
la conquête de Parme par une diversion hardie.
Aussi dès les premiers succès de l'armée de
Prosper Colonna, une autre armée pontificale
étoit-elle venue attaquer Finale et San-Félice;
elle avoit ensuite pris Bondéno, et l'avoit livré
au pillage; tandis que du côté de la Romagne,
les agens de l'Église s'emparoiént de Lugo, de
Bagnacavallo, de Cento, et de la Piéve; que
les Florentins conquéroient la Garfagnane, et
que Guicciardini entroît dans le Frignano avec
les troupes de Modène. Alfonse, menacé d'un
siège dans sa capitale même, se préparoit à
vendre chèrement sa vie, quand il reçut la
nouvelle de la mort de Léon X. Dans sa joie, il
fit battre des monnoies d'argent, où l'on voyoit
un berger arrachant un agneau des griffes d'un
lion, avec cette exergue tirée du livre des rois :
de manu leonis. En peu de jours, il recouvra
Bondéno, Finale, San-Félice, le Frignano, la

(1) *Fr. Guicciardini. L. XIV, p. 236.*

CHAP. CXIV. Garfagnane, Lugo, Bagnacavallo, et il échoua
1522. seulement devant Cento, que les Bolois défendirent vigoureusement contre lui (1).

Cependant les cardinaux, que les promotions faites par Léon X avoient rendus fort nombreux, étoient entrés au conclave le 26 décembre. On les savoit partagés entre le parti impérial et le parti français. Le dernier vouloit porter au saint-siège le cardinal de Volterra, frère de Piétro Sodérini, qui avoit été gonfalonier perpétuel; c'étoit le candidat que redoutoit le plus Jules de Médicis, qui, demeuré à la tête des créatures de son cousin, pouvoit disposer de seize suffrages. Il en comptoit ainsi plus du tiers, et moins de la moitié; car le conclave contenoit cette fois quarante cardinaux; et Jules, sans être assez fort pour se faire élire, l'étoit assez pour donner l'exclusion à qui il vouloit (2).

Le cardinal de Médicis avoit compté être secondé par tout le parti impérial. Il avoit été le principal et le plus habile ministre de son cousin Léon X; c'étoit lui qui l'avoit déterminé

(1) *Fr. Guicciardini*, L. XIV, p. 213, et *Muratori Annali d'Italia*. Edit. 4°. T. X, anno 1521, p. 152; et 1522, p. 155. — *P. Giovio vita di Alfonso*, p. 116.

(2) *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. VII, p. 295. — *Paolo Giovio vita di Adriano VI*, f. 116 v. — *Onofrio Panvino vite de' Pontifici*; f. 265.

à s'allier à l'empereur; les succès de la guerre de Lombardie étoient attribués en grande partie à son habileté, et lui seul pouvoit ajouter à la puissance de l'Église celle de la république florentine, dont il étoit le chef. Mais Jules avoit un rival dans le sacré collège et dans le parti impérial, comme lui militaire avant d'être prélat, jeune comme lui, et d'une ambition non moins ardente; ce rival étoit Pompée Colonna, qui, plutôt que de seconder les prétentions de Médicis, parut prêt à se réunir au parti français. Déjà il représentoit à ses collègues la honte de porter au saint-siége un bâtard; car Julien, frère du Magnifique, n'avoit jamais été marié à Antonia del Cittadino, de qui Jules étoit né le 26 mai 1478. Il rappeloit les cruautés exercées par Léon X depuis la découverte de la conspiration prétendue de Pétrucci, et il insistoit sur le danger de perpétuer la dignité pontificale dans une même famille (1).

CHAP. CXIV.

1522.

Tandis que les cardinaux opposoient l'intrigue à l'intrigue, chaque matin, suivant l'usage des conclaves, ils alloient aux suffrages sur quelque sujet nouveau qui leur étoit proposé. L'un d'eux nomma le 9 janvier, le cardinal Adrien Florent,

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XIV, p. 221. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. VII, p. 295. — *Giov. Cambi*. T. XXII, p. 191. — *Panvino*, in *Clemente VII*, f. 267. — *Paolo Giovio vita d'Adriano VI*, f. 116.

CHAP. CXIV. évêque de Tortose, Flamand, qui avoit été le
 1522. précepteur de Charles-Quint, et que l'empereur
 avoit préposé dernièrement au gouvernement
 de la Castille. Adrien, né à Utrecht, le 7 mai
 1458, d'un père, ou tapissier, ou fabricant de
 bière, n'étoit jamais venu en Italie, et ne savoit
 pas l'italien ; il ne connoissoit aucun des car-
 dinaux ; il avoit développé peu de talent dans
 l'administration dont son élève l'avoit chargé,
 et il sembloit avoir si peu de chance pour être
 élu, que tout l'escadron de Médicis, (c'est ainsi
 qu'on nommoit son parti) sans vouloir de lui,
 n'hésita pas à lui donner son suffrage. Le car-
 dinal de Saint-Sixte en prit occasion pour faire
 son éloge dans un très-long discours, et comme
 les cardinaux étoient impatiens de sortir de
 prison, ils lui donnèrent tous leurs voix, pres-
 que sans y avoir réfléchi, et ils l'éluèrent avec
 une si grande légèreté, que ne pouvant ensuite
 expliquer leur imprudence à eux-mêmes ou aux
 autres, ils l'attribuèrent à une inspiration su-
 bite du Saint-Esprit (1).

Ce ne fut qu'à la fin du mois d'août que le

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. XIV, p. 222. — Paolo Giovio vita di Adriano VI, f. 109, 110, 118, 119. — Raynaldi Annal. eccles. 1522, §. 1 et 2, p. 347. — Fr. Belcarii L. XVII, p. 501. — Lettera di Girolamo Negri a Antonio Michieli. Roma, 14 avril 1522. Lettere de' Principi. T. I, f. 98. — Jo. Sleidani Comment. de Statu relig. et Reipub. Lib. III, p. 48.*